ALAIN BOUREAU

HISTOIRES D'UN HISTORIEN KANTOROWICZ

L'UN ET L'AUTRE

Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1990.*

Extrait de la publication

VISITE AU MONUMENT E.K.

Ernst Kantorowicz, mourant en 1963, s'est aussitôt transformé en un monument. Son testament imposait la destruction de tous ses papiers personnels; son extrême goût du secret n'avait laissé filtrer que peu de chose sur sa vie. Mais il avait achevé, quelques années avant sa mort, un cénotaphe superbe, *Les deux corps du roi*, qui se confond désormais avec son auteur. Du monument, ce livre a le caractère massif, isolé et immobile, l'allure nécessaire et contingente à la fois. Peut-on imaginer Pise sans sa tour penchée? Et pourtant, la tour ne penche que par les hasards du terrain et n'existe que par une décision humaine qui eût pu se porter ailleurs.

Le livre explique la naissance de l'État au début de l'âge moderne par une construction médiévale assez improbable qui ordonne l'idée d'une continuité souveraine de l'institution politique autour de la figure concrète d'un monarque doté de deux corps : l'un, naturel, souffre et meurt, l'autre, immortel, se trans-

Extrait de la publication

met surnaturellement au successeur. Cette analyse, par un déplacement génial et simple, impute la naissance de l'État moderne européen à la notion de perpétuité et non plus à celle de transcendance. Kantorowicz réalisait le rêve de tout historien : faire apparaître un phénomène qui était demeuré inaperçu tout en laissant des traces observables par quiconque, construire à partir de la substance indéfiniment friable et recomposée des documents, le bloc du monument. Le monument fascine, décourage, irrite; chacun tente d'en effriter quelque angle, ou d'y graver ses initiales d'un canif dérisoire qui signale la visite; mais le bloc demeure, histoire entrée dans l'Histoire.

Face au monument, la seule connaissance possible paraît d'ordre archéologique : identifier les matériaux, trouver les traces du projet, les esquisses, les croquis. De fait, les matériaux ne manquent pas pour construire une biographie intellectuelle de Kantorowicz, sur un mode régressif; la prodigieuse érudition des *Deux corps* s'annonce dans une longue série d'articles minutieux et lumineux, dont les plus importants furent réunis en 1965, après sa mort, dans un volume de *Selected Studies*. En remontant plus haut dans la carrière de l'historien, on trouve, en 1946, une étude très technique, *Laudes regiae*, qui porte sur les acclamations royales au cours du haut Moyen Âge. Enfin, l'unité de cette œuvre se reconsti-

tue quand on se reporte au premier ouvrage de Kantorowicz, sa fameuse biographie de l'empereur Frédéric II, publiée en 1927. Cette biographie pose clairement le problème du pouvoir charismatique du souverain médiéval : comment le jeune Frédéric, orphelin de Sicile, étroitement surveillé par le pape Innocent III, sans force militaire propre, a-t-il pu réussir à devenir le maître d'un Empire immense, de Jérusalem à Rome, de la Prusse orientale à la Sicile? Le recours à la biographie d'un personnage exceptionnel ne pouvait résoudre cette grande question du pouvoir charismatique soulevée par Max Weber, reprise à l'époque même de la rédaction du *Frédéric II* dans *Les rois thaumaturges* par Marc Bloch, le grand historien français qui se trouva peut-être face à Kantorowicz en 1916, dans la forêt d'Argonne, près de Verdun. Dès lors, il convenait de passer à l'étude des composantes du pouvoir royal, dans cet ordre du symbolique qui, seul, peut rendre compte du charisme. Là où Bloch interrogeait, du côté des représentations populaires, la « religion royale », les guérisons miraculeuses opérées par les souverains français et anglais, Kantorowicz étudiait l'édifice monarchique auprès des techniciens du prestige souverain : les maîtres de cérémonies et liturgistes, puis les juristes, déjà fort présents dans l'entourage de Frédéric II.

Cette lecture régressive de la vie de Kantorowicz, dans sa sécheresse méthodique, ne saurait la réduire à

la banalité d'un trajet universitaire commun, tant le changement d'objets et de visées manifeste une série de déplacements inattendus, du brillant classicisme de *Frédéric II* à la minutie d'une histoire de la symbolique du pouvoir à la Percy Ernst Schramm – ce Linné allemand des signes de souveraineté –, puis à l'invention d'une méthode singulière, qui mêle tous les ordres du savoir lors de la longue élaboration des *Deux corps du roi*.

La suite discontinue des intérêts historiens pourrait alors coïncider, selon un ordre progressif, avec l'itinérance de l'homme Kantorowicz, commune aux intellectuels juifs de sa génération, quittant dans les années trente l'Allemagne nazie et atteignant l'Amérique après un séjour européen. Plus que les lieux, importerait l'expérience vécue de l'histoire : le triomphe de l'hitlérisme aurait dissipé la fascination pour le charisme des chefs et pour l'Allemagne éternelle ; il aurait engendré le désir inverse d'une analyse critique des mécanismes du pouvoir.

D'une fascination analogue, Marc Bloch s'écarta par une traverse différente : il renonça à poursuivre son enquête sur les prestiges du pouvoir, pourtant ardemment entreprise. Il ne revint qu'une fois sur la question de la sacralité des souverains, dans un article sur le Saint Empire romain germanique, qui reprenait un cours d'agrégation professé à Strasbourg en 1927-1928, l'année même de la publication du *Fré-*

Extrait de la publication

déric II de Kantorowicz, dont il ne parla jamais. Il note : « Frédéric II lui-même est une personnalité étrange qui a beaucoup occupé les imaginations des contemporains, comme elle séduit aujourd'hui encore celles de nombreux Allemands. » Puis à propos de l'idée impériale dont s'auréolait la figure de Frédéric : « Peut-être ne serait-il pas impossible, encore aujourd'hui, de retracer ses effets dans certaines nuances, foncièrement dominatrices, du patriotisme allemand. »

Bloch avait saisi plus rapidement les dangers de la fréquentation des chefs et des héros : au terme d'une analyse qui présentait avec sympathie la profonde connivence entre les protagonistes de la religion royale – les souverains et le peuple – il tranchait le nœud charismatique avec le froid couperet d'une raison qui continue d'étonner les historiens des mentalités, amateurs d'exotismes bien sauvages et bien isolés de notre présent : « Ainsi il est difficile de voir dans la foi au miracle royal autre chose que le résultat d'une erreur collective. »

Kantorowicz demeura silencieux sur ce moment où les historiens et les foules partageaient la même fascination pour le charisme des chefs; seuls deux passages des *Laudes regiae*, achevées en 1939, laissent apercevoir un trouble à travers l'humour hautain de l'universitaire. Au terme d'une étude minutieuse sur l'acclamation impériale « *Christus vincit, Christus*

Extrait de la publication

regnat, Christus imperat », il consacre un bref chapitre final à la métamorphose contemporaine de l'acclamation, qui se conclut sur ces mots : « Un vaste champ de réflexion s'offrait au spectateur – et si ce spectateur avait été un historien, ses méditations auraient considéré les risques implicites à sa profession de déchiffreur du passé – qui aurait entendu les Ballila italiens scander " *Christus vincit* ". » En 1939, les risques inhérents à l'étude de la symbolique du pouvoir paraissent clairs; un des artisans du renouveau de ces études, Karl von Amira, mort quelques années auparavant, s'était approché du nazisme, tandis que Percy Ernst Schramm, peu de temps après son étude sur le roi de France (1939), assumait la charge officielle d'historiographe de la Wehrmacht. Le risque ne se réduisait pas à l'enrôlement, volontaire et conscient dans le cas de Schramm et d'Amira, mais dans la contribution plus sournoise à la fabrication d'un mythe; ce que Bloch entrevoyait en 1927 se manifestait avec évidence dans les années trente : le nazisme et le fascisme triomphèrent en partie par la rénovation des mythes. En 1943, quelques mois avant d'être fusillé, Marc Bloch avait protesté, parmi ses amis de la Résistance, contre la construction de « contre-mythes » de combat et avait maintenu l'équivalence rationnelle entre le mythe et le mensonge, auquel il ne voulait opposer que l' « aspiration » à la liberté.

Extrait de la publication

Une note des *Laudes regiae* relie plus clairement la séduction totalitaire au vertige éprouvé par Kantorowicz devant l'aventure des Hohenstaufen; elle évoque une acclamation adressée à Frédéric Ier, le grand-père de Frédéric II, que Bloch avait déjà relevée dans son article de 1927 : « L'acclamation de mars 1938, à la suite de l'occupation de l'Autriche était " *Ein Reich, ein Volk, ein Führer* " dont le stemma remonte, par Barberousse, à " *Unus Deus, unus Papa, unus imperator* ". »

Ces quelques lignes permettent peut-être de tracer une autre voie d'accès au monument, qui aurait quelque chose d'expiatoire. Derrière la mention des risques professionnels encourus par l'historien du pouvoir, on suivrait alors la vie d'un intellectuel allemand nationaliste, combattant dans les corps francs à Berlin, Poznan et Munich, auteur d'un livre lu et admiré par Hitler, Goering et Mussolini et qui accéderait peu à peu, par l'ascèse érudite, à un humanisme universaliste. Le refus solennel de prêter le serment anticommuniste aux régents de l'université de Berkeley, en 1949, offrirait le premier gage d'une conversion; son issue glorieuse se trouverait dans le chapitre des *Deux corps* consacré à Dante et à la souveraineté politique centrée sur l'homme : l'idée même d'humanité constitue alors le second corps, perpétuel et indestructible, du juste gouvernement des hommes.

Extrait de la publication

Mais la visite, suivie dans le même sens chronologique, peut prendre une signification opposée : l'ensemble monumental révèle une nouvelle occurrence de l'adoration germanique et totalitaire de l'État. On observe alors que les arguments que Kantorowicz oppose au serment de Berkeley en 1949 tournent autour d'une éminence particulière de l'université, présentée comme une caste distinguée du service public; la liberté individuelle n'y a de place qu'à la mesure d'une vertu exceptionnelle. En explorant, de *Frédéric II* aux *Deux corps du roi*, les grandes capacités créatrices du droit romain, aux prises avec l'Église médiévale, Kantorowicz apparaîtrait comme le dernier des gibelins, de ces théoriciens de la prééminence impériale qui liguèrent les cités italiennes contre la papauté. Dans ce parcours, la biographie du premier empereur germanique vraiment universel s'érige en stèle au jeune héros fondateur. La stèle de 1927, pure de toute référence savante, ne se transforme en livre d'histoire qu'en 1931, lorsque Kantorowicz, irrité des polémiques érudites dirigées contre son livre, fit paraître, en guise de commentaire épigraphique, un second volume exclusivement composé de notes savantes. L'érudition extraordinaire des volumes suivants ne ferait que dissimuler le gibelin sous la parure de l'historien.

Des trois processions, universitaire, humaniste ou gibeline, qui se déroulent d'un édifice à l'autre, on ne

Extrait de la publication

peut guère tirer de profit que liturgique : une vérité révélée – en fait une opinion – se projette sur une figure illustrative, sans égard pour elle. La réalité de Kantorowicz doit se chercher à l'écart des monuments qui lui portent ombre et ombrage.

Le projet biographique déjoue difficilement la tentation monumentale. Par définition, la biographie se fonde sur la centralité d'une vie, qui devient le point de convergence de l'histoire. La vie de Kantorowicz (1895-1963) offre une trop belle découpe dans un XXe siècle qui encadre les deux guerres mondiales et la guerre froide, l'Empire allemand et le nazisme. Cette chronologie, en 1990, apparaît comme une des dernières périodes saisissables par l'histoire, avant les méandres de la contemporanéité. Notre personnage, dans ce découpage providentiel, appartient à l'avant-dernière génération historique des intellectuels, celle des deux cataclysmes. Il se prête donc facilement à l'illusion chronologique qui traite le sujet biographique en exemple, en échantillon. D'autre part, la biographie, pour faire sens, tend à ériger une vie en destin, à y faire travailler des causalités, des principes séminaux : tout l'homme Kantorowicz se ramènera alors aux conditions du Juif, de l'Allemand, de l'intellectuel. Le propre du monument est d'imposer les conditions de sa visite.

L'historien travaille sur deux échelles, celle des globalités collectives et lentes, et celle des singularités brusques, des événements. Une vie, dans sa minceur aléatoire, permet peut-être de saisir, sur un fond de possibles, l'invention de choix, l'engendrement du soi, l'avènement singulier. Je rêve donc d'une narration qui vide la vie de Kantorowicz de ses déterminations premières, de son passé antérieur; je rêve d'une biographie d'homme sans qualités, qui tenterait de zigzaguer dans l'espace vide, indéterminé, entre les monuments, des plaines de la Posnanie aux campus américains. Cet essai présentera de petites narrations, qui retraceront des configurations diverses où j'espère retrouver la réalité de Kantorowicz.

En retirant Kantorowicz de la sphère générale des opinions et des conduites (réactionnaires, progressistes, allemandes, juives, universitaires), en tressant les fils de narrations partielles, sans début ni conclusion, on espère être fidèle à une façon kantorowiczienne d'écrire l'histoire. En effet, on peut distinguer deux types d'historien : l' « archéologue » qui découvre de nouvelles sources sur le passé et le « narrateur » qui combine autrement les sources disponibles. Le narrateur s'installe en un point du passé où tout est déjà là : les événements ont eu lieu, le commentaire, surabondant, a déjà été écrit, modifié, nuancé. Le narrateur s'assoit, cepen-

Extrait de la publication

dant, et, gourmand de surprise, déclare : « Ce n'est point ainsi que les choses se sont passées. Je vais vous raconter. » Et il raconte l'histoire invraisemblable et vraie des deux corps; le passé prend corps par le récit. Kantorowicz a rarement découvert de nouvelles sources; il en a constamment croisé, mêlé, réarrangé. Il est un homme du récit et non de la question, selon l'opposition de Gershom Scholem, le grand historien de la pensée juive, une des figures des possibles disponibles pour l'homme Kantorowicz. Scholem, berlinois, juif, contemporain exact de Kantorowicz, choisit, dans les années vingt le départ pour la Palestine. Il narre ainsi son arrivée à Jérusalem : « J'aimerais tout d'abord raconter une petite mais véritable histoire, celle qui est arrivée à un jeune homme de ma connaissance en 1924. Vêtu du modeste manteau de la Philologie et de l'Histoire modernes, il alla à Jérusalem et chercha à entrer avec le cercle des derniers kabbalistes qui conservaient depuis deux cents ans la tradition ésotérique des Juifs orientaux. Il trouva un kabbaliste qui lui dit : " Je suis prêt à t'enseigner la kabbale, mais il y a une condition et je doute que tu puisses la remplir. " Cette condition ne saurait probablement être devinée par mes lecteurs, c'était de ne pas poser de question... C'est peut-être une allusion à la tradition d'une forme de pensée " narrative " et non plus seulement interrogative,

Extrait de la publication

d'une « philosophie narrative » pour employer l'expression de Schelling, comme son idéal est apparu aux grands philosophes de la mythologie. » Abandonnons les questions monumentales pour le récit, pour les récits qui s'entrecroisent autour de Kantorowicz. Entrons donc dans les histoires de l'historien.

Extrait de la publication

CORPS CACHÉ

2 mars 1932. A l'hôpital d'Osnabrück, en Westphalie, Georg Friedrich Amberg sort d'un coma. Peu à peu, et malgré les dénégations du personnel hospitalier qui impute son coma à un grave accident d'automobile survenu cinq semaines plus tôt à Osnabrück, Amberg retrouve les bribes de son histoire, le trauma plus récent, survenu en d'autres lieux, qui a frappé son corps et sa mémoire. Amberg est médecin. Son père, historien universitaire, avait acquis une bonne réputation de spécialiste du règne de l'empereur Frédéric II. A la mort de ce père, Amberg est recueilli par une tante; elle le dissuade de poursuivre à son tour des études d'histoire qui ont, pour elle, quelque chose d'imprécis, de superflu, en marge du monde et de la vie; elle l'oriente, malgré son opposition, vers la pratique plus solide du droit ou de la médecine. Amberg cède et accomplit ses études de médecine à Berlin. Un hasard survenu au cours d'une démarche entreprise pour vendre les livres de son

père lui fait découvrir une petite annonce offrant un poste de médecin communal dans le domaine du baron von Melchin à Morwede en Westphalie. Amberg y répond ; il se trouve que le baron a connu son père et la candidature d'Amberg est retenue. Sur le chemin de Morwede, à Osnabrück, trois signes le frappent : le nom paradoxal d'une tour médiévale de la ville (l' « obéissance civique »), puis, chez un antiquaire à la porte close, la copie d'une statue médiévale à l'expression téméraire, sauvage, presque altière ; enfin, dans la même boutique, il aperçoit le titre d'un ouvrage poussiéreux : *Pourquoi la foi en Dieu disparaît-elle de la scène ?*

Arrivé à Morwede, Amberg est conduit immédiatement, avant même de rencontrer le baron, auprès d'un jeune garçon de treize ou quatorze ans, légèrement malade. Cet adolescent, Federico, l'étonne par sa conduite impérieuse et par sa ressemblance avec la figure médiévale d'Osnabrück. Federico, fils d'un petit artisan pauvre d'Italie du Nord, a été adopté par le baron, qui l'aime plus que sa propre fille.

Enfin, le baron reçoit Amberg et lui livre une image inattendue de son père : le médiéviste, austère et terne savant dans le souvenir de son fils, était, selon le baron, un homme du monde brillant, amateur de bons vins, semant des idées précieuses à tous les vents. Une de ces idées a engendré l'œuvre scien-

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'UN ET L'AUTRE

nrf

MEZIER/VALENTIN GRAPHISTES

9 782070 720750

90-X A72075 ISBN 2-07-072075-6

95 FF tc

Extrait de la publication